NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

98 N° 7 1976

«Contribution de l'Afrique et de l'Asie à une théologie contemporaine». À propos d'un récent colloque

Jacques SCHEUER (s.j.)

p. 638 - 642

https://www.nrt.be/fr/articles/contribution-de-l-afrique-et-de-l-asie-a-une-theologie-contemporaine-a-propos-d-un-recent-colloque-1138

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

« Contribution de l'Afrique et de l'Asie à une théologie contemporaine »

À PROPOS D'UN RÉCENT COLLOQUE

L'Institut Œcuménique de Bossey (près de Genève), qui fête son trentième anniversaire, a pour mission d'organiser des cours, des sessions et des rencontres réunissant pasteurs et théologiens, ministres et laïcs de toutes les confessions chrétiennes et de tous les continents pour des temps d'étude, de réflexion et de prière en commun. Dans cette tradition s'inscrit l'important colloque des 8-14 juin dernier, préparé par le Prof. J. Mbiti (Kenya), directeur de l'Institut, et le Dr S.J. Samartha (Inde), responsable de la section « Dialogue with People of Living Faiths and Ideologies » du Conseil Œcuménique des Eglises [1]. L'initiative venait à son heure, comme le montre le succès de participation ; Bossey, qui dut refuser beaucoup de monde, accueillit plus de 80 participants représentant de nombreux pays, de l'Afrique du Sud et du Lesotho à la Corée, de l'Indonésie au Liban et au Togo ; ils se répartissaient à peu près par tiers en africains, asiatiques et membres originaires d'Europe, d'Amérique du Nord et d'Océanie.

L'importance et la signification du colloque résident avant tout dans le fait que, sans doute pour la première fois, des africains et des asiatiques purent prendre le temps de faire connaissance, de mettre en partage la vie de leurs communautés respectives, de confronter leurs situations et leurs projets théologiques. Si la plupart des groupements chrétiens d'Afrique et d'Asie entretiennent des relations plus ou moins étroites avec des communautés d'Europe et d'Amérique du Nord, les contacts entre l'Afrique et l'Asie demeurent fort réduits. Non seulement les rapports de dépendance, hérités le plus souvent de l'époque coloniale, doivent devenir des relations d'échange, mais les relations bilatérales sont à compléter et à transformer par des dialogues « tous azimuts ». Les communications Europe-Afrique, Europe-Asie, etc. sont encore trop souvent comprises, plus ou moins consciemment, comme reliant un centre européen (et nord-américain) et une périphérie afro-asiatique (et latino-américaine). En outre, ainsi que le fit remarquer Ph. Potter, secrétaire du C.O.E., africains et asiatiques risquent de n'avoir les uns des autres qu'une image qui leur a été léguée par les occidentaux. Beaucoup, aujourd'hui, dans toutes les églises et de tous les con-

1. Pour éviter une trop grande dispersion, les organisateurs du Colloque s'étaient sagement limités aux contributions de l'Afrique et de l'Asie. C'est d'elles que nous parlerons ici. Mais le sentiment de tous était bien que d'autres sessions devraient réunir des participants asiatiques et latino-américains, ou africains et noirs américains, etc. Et comment ne pas ressentir cruellement, malgré la présence de théologiens de Taiwan, de Hong-Kong, voire de Singapour, l'absence de la plus grande partie du monde chinois ?

tinents, sont de plus en plus conscients que l'Eglise universelle, une et multiple, ne peut trouver sa véritable stature, pour elle et pour le monde, que par la multiplication des échanges dans toutes les directions, l'apport de chaque communauté venant enrichir le patrimoine de tous, sans que les uns s'imposent ou se substituent aux autres.

La quasi-totalité des pays africains et asiatiques ont reconquis leur indépendance politique. Par contraste, ils perçoivent plus nettement la persistance de structures de dépendance, notamment économique et culturelle. Ni l'indépendance politique, ni la transformation de « pays de mission » en églises autonomes ne pouvaient, du jour au lendemain, mettre un terme à l'hégémonie mondiale des traditions théologiques européennes et nord-américaines. Certains parlent de « captivité latine » ou « teutonique » ou « anglo-saxonne » de l'Eglise et de la théologie. L'enseignement des séminaires, les manuels de théologie, de pastorale, d'histoire de l'Eglise et — de façon plus subtile et plus sournoise — la manière même de concevoir le rôle du théologien et ses méthodes de travail, tout cela reste profondément imprégné par un passé colonial et missionnaire. Un nombre croissant de théologiens africains et asiatiques ne se font pas faute de le rappeler, de le proclamer. Cette réaction nécessaire n'est cependant qu'un premier moment : à Bossey, plusieurs participants africains et asiatiques ont pu déplorer que trop de temps et d'énergie soit consacré à une critique du passé qualifiée d'« adolescente ». Quoi qu'il en soit — et de nombreux théologiens européens pourraient souscrire, en ce qui les concerne, à cette constatation —, on définit plus aisément la théologie dont on ne veut plus que celle que l'on souhaite créer.

Il n'entrait pas dans les intentions du colloque de rédiger un manifeste ou de proposer des définitions. Aussi bien tous s'accordèrent à penser que les discussions par petits groupes [2], les débats en séance plénière et la vie commune pendant une semaine se révélèrent infiniment plus riches que ne peuvent le suggérer les rapports rédigés en conclusion de la session. L'éventail des opinions et la diversité des situations locales n'invitaient guère à dégager des majorités et des minorités. Sans vouloir donc être exhaustif ni systématique, et sans prétendre refléter fidèlement l'opinion de la majorité, qu'il soit permis à un participant venu du « Tiers Monde euro-américain » [3] de relever quelques points saillants des exposés et des échanges.

1. La *fonction du théologien* ne peut se définir sans référence à la communauté des croyants. On note une méfiance assez générale vis-à-vis du théologien professionnel, toujours tenté d'imposer sa propre méthode et sa propre réflexion, même lorsqu'il désire de

2. Après quatre exposés introductifs de théologiens de l'Inde, de Sri Lanka et du Ghana, les participants se distribuèrent en petits groupes pour étudier les cinq thèmes suivants : les méthodes permettant de faire de la théologie en Afrique et en Asie ; liturgie et spiritualité ; Jésus-Christ dans les perspectives africaines et asiatiques ; l'Eglise et la communauté ; vers une théologie du dialogue inter-religieux. En outre, tous consacrèrent deux séances à l'étude de *1 Co 12.*

3. Le « Tiers Monde », on nous le rappela, comprend plus des deux tiers de la population mondiale. Et, dans le cadre du colloque, l'Euro-Amérique apparaissait comme un tiers monde, à côté de l'Afrique et de l'Asie.

bonne foi mettre ses dons au service de la communauté. La théologie est une des fonctions de toute église vivante. La réflexion sur la foi ne peut être l'apanage de quelques individus ; elle doit venir de la base. Il est permis de penser que vingt ou trente années d'expérience dans le domaine du développement, de l'éducation de base, de la « conscientisation », rejaillissent ici sur le travail théologique.

2. On craint qu'une théologie élaborée en milieu universitaire et (le plus souvent) urbain réponde mal aux besoins de communautés en grande majorité *rurales*. Pour ces communautés villageoises, la réflexion sur l'expérience de la foi chrétienne dans le monde doit se faire au niveau du village. Ainsi les Philippines présentent quelques essais de « peasant theology ». Une théologie importée ou une théologie universitaire risquent de n'être vraiment accessibles qu'aux riches. Comment la théologie peut-elle être faite pour les pauvres et par les pauvres sans être une pauvre théologie ?

3. Dans la même ligne, les asiatiques et plus encore les africains insistent sur la dimension *orale* de la théologie. Avant d'être écrite et imprimée, elle est parlée. L'importance accordée à la théologie orale s'explique certes par le faible taux d'alphabétisation de nombreuses communautés chrétiennes. Mais ce n'est là qu'un facteur négatif. Positivement, il s'agit pour la théologie de se penser et formuler selon les techniques propres à beaucoup de cultures africaines et asiatiques : modes de prière, chant, proverbe, palabre, danse...

4. Il est peut-être significatif qu'il n'a guère été question, au cours des journées de Bossey, de « théologie africaine » ou « asiatique », « indienne », etc. Dans un passé récent, de telles formules ont plus d'une fois soulevé des questions du type : est-il possible de définir ce qu'on entend par « théologie africaine » ? quelle est la spécificité d'une telle théologie par rapport à d'autres théologies ou à la théologie ? La réponse à de telles interrogations apparaissait parfois comme un préalable au travail théologique en Afrique ou en Asie. A Bossey, l'attention a porté moins sur les définitions que sur le travail théologique comme activité, sur les conditions concrètes et les méthodes qui permettent de « *faire de la théologie* » dans une tradition et une société données. Bien entendu, il ne s'agit pas de prendre une théologie toute faite, d'origine occidentale, pour l'adapter, l'«indigéniser », la « contextualiser », mais, au-delà (ou en deçà ?), de faire quelque chose de neuf, de partir de l'expérience et des besoins de chaque communauté chrétienne dans chaque société.

5. La réflexion théologique en Afrique et en Asie peut moins que partout ailleurs se développer sans référence aux grandes traditions **spirituelles et religieuses de l'humanité. La théologie chrétienne et le**

dialogue avec les croyants d'autres religions ont partie liée. Ce qui, pour la plupart des théologiens européens, est resté jusqu'ici relativement théorique s'impose massivement à la conscience de leurs confrères asiatiques et même africains. Certes le problème a été envisagé par les asiatiques plus tôt que par les africains et sous une forme plus systématique. Mais leur attention s'est portée surtout sur les littératures classiques de l'hindouisme et du bouddhisme. En revanche, les traditions religieuses africaines et même la manière dont l'Islam est vécu dans les villages d'Afrique noire se laissent mal appréhender dans les bibliothèques. La vie quotidienne, l'expression orale l'emportent ici sur les Ecritures canoniques. Cela peut aider le chrétien asiatique à accorder plus d'importance à des couches ou des manifestations de la vie religieuse (faut-il les appeler « populaires » ou « villageoises » ?) qu'il a parfois négligées. Par ailleurs, le développement rapide des églises « indépendantes » ou « indigènes » est beaucoup plus marqué en Afrique et confronte les chrétiens des églises « établies » à des interprétations proprement africaines de la foi chrétienne.

6. Une des questions majeures que doit affronter toute réflexion théologique est celle du statut et de l'interprétation de *la Bible*. Les contributions africaines et asiatiques à l'exégèse et à la théologie bibliques ont été jusqu'ici peu marquantes, peut-être parce que, comme le suggère John Mbiti [4], les chrétiens de ces régions, intimidés par la production massive de l'exégèse « scientifique » européenne et américaine, ne se sentent guère en mesure d'apporter quelque chose de neuf. Il reste que ces chrétiens ne cessent pas, notamment dans la liturgie et la prédication, de se nourrir de la Bible et de se situer par rapport à elle. Des symboles bibliques, des structures familiales et sociales présentes dans l'Ecriture Sainte, peuvent paraître plus proches des sociétés et cultures africaines et asiatiques traditionnelles que du monde occidental moderne. Mais, dans son ensemble, la Bible reste pour l'africain et l'asiatique quelque chose d'étranger à sa tradition [5]. A cette tension s'en ajoute une autre : la présence des religions s'impose ici à nouveau, de façon plus pressante qu'ailleurs. Comment le théologien chrétien doit-il situer leurs Ecritures par rapport à l'Ancien et au Nouveau Testaments ? Terrain immense et encore peu exploré. Mais les recherches de théologiens indiens notamment témoignent de l'importance accordée à ces questions.

---

4. J. MBITI, *Some Current Concerns of African Theology*, dans *Expository Times*, mars 1976, 165.

5. L'occidental sécularisé ne redécouvre-t-il pas, en sortant de la « chrétienté », une semblable distance ? Cette distance peut l'aider à reconnaître l'altérité irrécusable d'une Parole de Dieu qui lui avait paru peut-être trop familière.

7. Il faut se contenter de mentionner trop brièvement tout le contexte politique, économique et social dans lequel et à partir duquel le théologien africain ou asiatique travaille. Selon les situations et les tempéraments, on est tenté d'accorder plus d'attention aux structures et aux valeurs traditionnelles ou, au contraire, aux transformations radicales des sociétés contemporaines. Le débat entre *tradition et modernité*, de même qu'entre *religion et sécularisation*, restera toujours ouvert. Il importe d'ailleurs de noter, pour éviter de fausser le débat, que des catégories telles que « modernité » ou « sécularisation » sont fortement imprégnées par l'histoire de la pensée et de la société européennes ; elles ne peuvent s'appliquer sans ambiguïté à d'autres sociétés. Tous s'accordent à penser que le théologien ne peut faire abstraction des transformations profondes que connaissent l'Afrique et l'Asie. Mais ce principe général laisse la place à une grande diversité dans l'interprétation et dans l'action.

Cette redécouverte de la diversité dans l'unité est peut-être le fruit principal du colloque de Bossey. *Diversité dans la communion* : ce qui pourrait n'être qu'un slogan théologique devient, à travers les rencontres et la confrontation de chrétiens si divers, une réalité et une exigence concrètes. Tous se sentent appelés à une même tâche par le même Seigneur. Tous pressentent que la valeur de leur contribution à l'oikouménè sera proportionnelle à la vérité de leur enracinement dans une situation particulière. Le colloque a permis à des pasteurs et théologiens africains et asiatiques de mieux mesurer ce qui les rapproche et ce qui les distingue. Il a aidé chaque continent à découvrir chez l'autre une diversité que les grandes étiquettes (Afrique, Asie et — ajouterions-nous — Europe, Amérique...), pour légitimes qu'elles soient, risquent de masquer. On conclurait volontiers en suggérant qu'à travers de telles rencontres le théologien européen découvre que sa théologie — qu'il pouvait être confusément tenté d'identifier à *la* théologie — n'est, ni plus ni moins, qu'*une* théologie locale ou régionale au sein de l'oikouménè.

B 1040 Bruxelles J. SCHEUER, S.J.
rue de la Pacification, 52